

# L'ABEILLE.

IMPRIÉME ET PUBLIÉE TOUS LES JOURS PAR  
JÉRÔME BAYON.

JUIN, (MAY.) 19 MAI 1831

## ENTHÈSE.

ORLÉANS, 19 mai.

On nous a fait la faveur de nous communiquer deux extraits de lettres de Paris qui pourraient d'une date assez ancienne n'en sont pas moins intéressantes. L'une de ces lettres est écrite par M. Guillot, ci-devant de la Nelle, Orléans, et qui a été chargé de porter en France le drapeau tricolore offert par notre garde nationale à celle de Paris, en mémoire des événements de juillet; cette lettre donne sur le banquet qui a suivi la présentation de ce drapeau des détails qu'on ne lit pas sans plaisir. L'autre est de la plume d'un écrivain distingué, avantageusement connu à la Louisiane et en France; il porte sur le mariage du gouvernement et les faits et gestes de la partie oïdianiste un jugement sévère, mais tellement malheureusement, il faut l'avouer, n'est pas dénué de fondement. Quant à ce qu'il dit de la fourrière de Louis-Philippe et de la déconsidération de Lafayette dans l'esprit des patriotes éclairés, par suite de la bonté avec laquelle il s'est laissé tromper par les modérantistes et les partisans cachés de la monarchie absolue, nous le dirons franchement, nous ne saisons être de son opinion; nous avons toujours aimé à distinguer Louis-Philippe du parti qui l'a élevé sur le pavé; l'avenir prouvera peut-être que nous ne nous sommes pas trompés; et, pour un moment d'égarement, nous ne ferons pas aux patriotes français l'injustice de leur faire capables de courrir de l'opposition les cheveux blancs d'un vieillard septuagénaire dont la vie entière a été consacrée au triomphe de la cause de la liberté, et qui encore aujourd'hui s'en occupe avec tant d'ardeur: non; ils le savent comme nous, le nom de Lafayette est à jamais immortel; aucune taube ne couvre ce belles vies qui honore le genre humain. Nous sommes tous sujets à l'erreur, et personne ne pensera jamais à faire un crime à ce franc et loyal républicain d'avoir pu se laisser seduire un instant par des promesses qu'il avait entendues et qui pouvoient être de vraies sincérités. Nous ajurons que cette lettre n'est pas destinée à l'impression, et que l'écrivain a pu s'y laisser aller à une opinion peu mesurée et qui trouve son excuse dans les contrariétés de toutes sortes et des dégâts dont on abrègue les patriotes. Ces remarques nous ont paru nécessaires avant de livrer à la presse ces communications.

— La malle de la Mobile nous a apporté les journaux de New-York du 4 et ceux de Charleston du 10 mai; ils n'annoncent aucun arrivage d'Europe.

Nous lissons dans une feuille de la Mobile que deux navires du guerre français, la corvette la *Céleste* et le brick *Funke*, sont arrivés à Pen-sacola.

Extrait d'une lettre de M. Guillot, à un de ses amis à la Nelle. — Orléans.

Paris, 9 février 1831.

... Les journaux ont dû vous apprendre que la présentation du Drapeau avait eu lieu, mais ils ne vous auront pas apporté que nous fûmes invités par le préfet (Oudilhon-l'Artois) à dîner avec lui pour le dîner suivant, et qu'il joint à cette invitation tous les Louisianais qui se trouvaient à Paris et dont il me fit lui donner une liste aussi exacte qu'il me fut possible de me procurer. Une députation qui venait d'arriver de New-York fut également invitée à ce dîner où se trouvaient les principaux personnes de Paris, les officiers supérieurs de la garde nationale, nombreux députés, le secrétaire d'ambassade américaine, le conseil général des Etats-Unis, et plusieurs américains, entre autres Mr. Fennimore Cooper. Plusieurs toasts y furent portés: deux par Mr. Oudilhon Barrot, à la ville de New-York et à celle de la Nelle-Orléans. Je répondis à ce dernier ex-tempore: je ne l'avais pas prévu. Je ne me rappelle pas précisément ce que j'ai dit, mais je me souviens que je fus l'instigateur d'après étudié par les applaudissements, et que quand on fut sorti de table, je reçus les félicitations de chacun des convives individuellement.

Voici pourtant quelle fut à-peu-près ma réponse:

Messieurs.—Les habitants de la Nouvelle-Orléans n'ont pas oublié qu'ils doivent à la France, non seulement leur existence, mais encore leur liberté et le bonheur dont ils jouissent; ils savent que sans les victoires des armées françaises, il n'eût jamais été au pouvoir du Premier-Conseil de conclure ce traité si honorable pour la France et si avantageux à la Louisiane, qui arrachait ce beau pays à la main de plomb qu'étouffait la prospérité. Je n'essayerai pas de vous donner une idée de la joie et de l'enthousiasme qu'ont manifestés les Louisianais à la nouvelle de votre gloire révolution. Ce drapeau (il figurait dans les décos de la salle) a été imprégné dans une demi-heure, tel que vous le voyez, et peu d'instants après, nous avons vu le bonheur d'être chargé de l'honorifique mission qui nous a amenés auprès de vous. J'oserais le dire, Messieurs, en apprenant les détails de vos immortelles journées, les Louisianais, malgré toute la liberté et toute la prospérité dont ils jouissent, ont peut-être regretté de ne plus être Français.

Au Peuple Français.  
Je ne veux pas oublier de vous dire que j'ai vainement mis à la place d'honneur, entre Mme. Oudilhon-Barrot et le général Lafayette.

Extrait d'une lettre adressée par un membre de la Commission des Récompenses nationales, à une personne de cette ville.

Paris, 9 février.

Mon cher \*\*\*.  
... vient de nous apprendre de tristes nouvelles. Votre fils, un malade sévère, a été grièvement blessé; il s'en sortira, mais il sera au malheur d'un des plus graves, sans que nos voix, malgré nos efforts, puissent être entendues.

Que n'égale le père pour vous tout le courage et l'ardeur, et disparaît à tous les cœurs le devoir à la fois douleur et doux d'aller vers l'au-delà.

Le pauvre ami\*\*\* va donc, ce que je crois, être la vie: un enchevêtrement perpétuel de soucis, d'espérances énervantes et de poignants désappparements. En nous nous pensons que nos voies, malgré nos efforts, sont évidemment possibles de nous donner dans une simple lettre. Je vous dis donc quelques lignes ce qui ne saurait vous paraître par la voie de la presse.

Ces arlaniens ont estimé la couronne et la révolution au profit de leur partie et des privilégiés de tous les régimes qui ont voulu se rallier à elle. Lafayette sur la tête digne reposaient tant d'espérances, a été cajolé et tenu en état.

Louis-Philippe et lui se sont deux ou trois mois entraînés comme des tourterelles; apprend l'un que le danger paraît passé, le second commence à parler en maître; le second, déstitué, batoue la chambre, déteste en secret la cour, et fort déconcerté dans la classe supérieure des patriotes, se met à tripoter la classe inférieure, qui ne sera possible de vous donner dans une simple lettre. Je vous dis donc quelques lignes ce qui ne saurait vous paraître par la voie de la presse.

Ces arlaniens ont estimé la couronne et

Louis-Philippe est un fourbe sans caractère et sans gout. C'est lui qui a choisi Talleyrand pour l'ambassade de Londres; et ce fut tout au sujet pour détrôner les drapeaux qui croisaient ses bâtons de comte et ses serrements de mains. Notre roi-chien sera un roi comme tous les autres, mais il failloit encore cette épreuve, pour démontrer qu'une monarchie républicaine n'est guère possible avec un roi.

Si nous n'avons pas en la guerre jusqu'à présent, il en faut rendre grâce à l'utile division de la Belgique, de la Suisse et de la Pologne, à l'état de fermentation de l'Allemagne et de l'Italie, et à la première stupur qui a causé notre révolution de juillet; mais aux yeux nécessairement une guerre générale est inévitable, et nous devons faire face à ce qui va arriver.

Le 27 novembre, j'ai adressé ma requête au président du conseil des ministres.

Le 31 décembre, j'ai renouvelé ma démission.

Le 21 février, j'ai fait une troisième démission.

Je n'ai reçu aucune réponse.

J'ai adressé à la chambre des députés la petition que je me suis vox vœ.

J'aurais porté votre cause devant les tribunaux, si la législation le permettait à tout autre personne qu'à votre fondé de pouvoirs spéciaux.

Le général MONTFOLLET.

— M. le lieutenant général Soult, qui commanda à Alby, a reçu l'ordre de partir en poste pour Perpignan, où il aura le commandement supérieur des départements des Pyrénées-Orientales, de l'Ariège et de l'Aude. Le général Vinot a pris le commandement du département des Pyrénées-Orientales, en remplacement du général d'Arnault.

Le télégraphe a porté l'ordre à Bayonne de faire partir les marins classés; il y a 79 jours cette place qui vont partir pour Toulon.

On annonce que le colonel Calo-dal, dont les journaux ont publié les relations avec Hollywood, est débarqué au Passage en Espagne, sur un chasseur espagnol. On croit qu'il se rend à Madrid.

Le domaine privé de l'empereur était en effet, en 1813, la propriété de Louis XVIII, mais il passa du pouvoir d'un homme de la famille à ses bâtons de comte et à ses serrements de mains. Notre roi-chien sera un roi comme tous les autres, mais il failloit encore cette épreuve, pour démontrer qu'une monarchie républicaine n'est guère possible avec un roi.

Si nous n'avons pas en la guerre jusqu'à présent, il en faut rendre grâce à l'utile division

de la Belgique, de la Suisse et de la Pologne,

à l'état de fermentation de l'Allemagne et de l'Italie, et à la première stupur qui a causé notre révolution de juillet; mais aux yeux nécessairement une guerre générale est inévitable, et nous devons faire face à ce qui va arriver.

Le 27 novembre, j'ai adressé ma requête au président du conseil des ministres.

Le 31 décembre, j'ai renouvelé ma démission.

Le 21 février, j'ai fait une troisième démission.

Je n'ai reçu aucune réponse.

J'ai adressé à la chambre des députés la petition que je me suis vox vœ.

J'aurais porté votre cause devant les tribunaux, si la législation le permettait à tout autre personne qu'à votre fondé de pouvoirs spéciaux.

Le général MONTFOLLET.

— M. le lieutenant général Soult, qui com-

manda à Alby, a reçu l'ordre de partir en poste pour Perpignan, où il aura le commandement supérieur des départements des Pyrénées-Orientales, de l'Ariège et de l'Aude. Le général Vinot a pris le commandement du département des Pyrénées-Orientales, en remplacement du général d'Arnault.

Le télégraphe a porté l'ordre à Bayonne de faire partir les marins classés; il y a 79 jours cette place qui vont partir pour Toulon.

On annonce que le colonel Calo-dal, dont les journaux ont publié les relations avec Hollywood, est débarqué au Passage en Espagne, sur un chasseur espagnol. On croit qu'il se rend à Madrid.

(Mémorial des Pyrénées.)

## L'AIGLE, LE COQ.

Le Coq—Bonjour, Gaulois.

Le Coq—Bonjour, Romain.

Le Coq—Je suis François.

Le Coq—Tout..... Depuis quand?

Le Coq—Depuis trente ans.

Le Coq—Qui est celui qui t'a naturalisé?

Le Coq—Napoléon.

Le Coq—Quels sont les dires?

Le Coq—Montrez-mes lettres de naturalisation.

Le Coq—Regardez la Colonne..... Mais qui aujourd'hui peut être orgueil des auteurs nationaux, qui l'a rendu si hardi?

Le Coq—C'est moi qui le 27 juillet ai changé le règlement de la liberté.

Le Coq—Toi..... Et qu'as-tu donc fait le 27 juillet? tu es tout en orme, tu me prends le faux.

Le Coq—C'est qu'il m'a laissé si long temps sans succès des chevaux.

Le Coq—Ah! un cocher, en claquement de doigts, arrivera sur le cours Saint-Germain l'Autre-nuit!

Le Coq—Et sur ces morts cochers d'un florissant.

Le Coq—C'est qu'il m'a voulu faire de ton père un cocher!

Le Coq—Ricco! ricco! voilà le cri qui doit pousser maintenant! Ah! si vous me visitez les Alpes, étendant ton vol au-dessus des plumes de nos amis, et que mon unique tombe de tes ailes et de ta queue: je veillerai, tu m'auras tout ce que tu voudras.

Le Coq—Qui est celui qui t'a naturalisé?

Le Coq—Ricco! ricco! voilà le cri qui doit pousser maintenant!

Le Coq—Qui est celui qui t'a naturalisé?

Le Coq—Ricco! ricco! voilà le cri qui doit pousser maintenant!

Le Coq—Qui est celui qui t'a naturalisé?

Le Coq—Ricco! ricco! voilà le cri qui doit pousser maintenant!

Le Coq—Qui est celui qui t'a naturalisé?

Le Coq—Ricco! ricco! voilà le cri qui doit pousser maintenant!

Le Coq—Qui est celui qui t'a naturalisé?

Le Coq—Ricco! ricco! voilà le cri qui doit pousser maintenant!

Le Coq—Qui est celui qui t'a naturalisé?

Le Coq—Ricco! ricco! voilà le cri qui doit pousser maintenant!

Le Coq—Qui est celui qui t'a naturalisé?

Le Coq—Ricco! ricco! voilà le cri qui doit pousser maintenant!

Le Coq—Qui est celui qui t'a naturalisé?

Le Coq—Ricco! ricco! voilà le cri qui doit pousser maintenant!

Le Coq—Qui est celui qui t'a naturalisé?

Le Coq—Ricco! ricco! voilà le cri qui doit pousser maintenant!

Le Coq—Qui est celui qui t'a naturalisé?

Le Coq—Ricco! ricco! voilà le cri qui doit pousser maintenant!

Le Coq—Qui est celui qui t'a naturalisé?

Le Coq—Ricco! ricco! voilà le cri qui doit pousser maintenant!

Le Coq—Qui est celui qui t'a naturalisé?

Le Coq—Ricco! ricco! voilà le cri qui doit pousser maintenant!

Le Coq—Qui est celui qui t'a naturalisé?

Le Coq—Ricco! ricco! voilà le cri qui doit pousser maintenant!

Le Coq—Qui est celui qui t'a naturalisé?

Le Coq—Ricco! ricco! voilà le cri qui doit pousser maintenant!

Le Coq—Qui est celui qui t'a naturalisé?

Le Coq—Ricco! ricco! voilà le cri qui doit pousser maintenant!

Le Coq—Qui est celui qui t'a naturalisé?

Le Coq—Ricco! ricco! voilà le cri qui doit pousser maintenant!

Le Coq—Qui est celui qui t'a naturalisé?

Le Coq—Ricco! ricco! voilà le cri qui doit pousser maintenant!

Le Coq—Qui est celui qui t'a naturalisé?

Le Coq—Ricco! ricco! voilà le cri qui doit pousser maintenant!

Le Coq—Qui est celui qui t'a naturalisé?

Le Coq—Ricco! ricco! voilà le cri qui doit pousser maintenant!

Le Coq—Qui est celui qui t'a naturalisé?

Le Coq—Ricco! ricco! voilà le cri qui doit pousser maintenant!

Le Coq—Qui est celui qui t'a naturalisé?